

Julien Dorian songe à se donner la mort depuis une bonne trentaine d'années. Ça a commencé, comme souvent, à l'adolescence, qui fut perturbée, ponctuée de stupéfiants en assez grande quantité, caractérisée par un mal-être aigu, des crises d'angoisse et des idées suicidaires donc.

Pourtant l'enfance avait été calme, ordinaire, d'apparence en tout cas. Fils unique, dans les Ardennes, de parents socialement banalement insérés, le père facteur, la mère secrétaire. Un foyer sans histoire, mais peut-être est-ce le problème. Julien rêvait d'autre chose. D'où cela lui venait-il ? Dieu sait.

Dès qu'il fut en âge de l'imaginer, il se mit à nourrir une vie parallèle extraordinaire, constituée d'aventures toutes plus extravagantes les unes que les autres. Il attribuait à ses parents une identité usurpée, ils l'avaient volé à la naissance, extrait à une mère vedette de cinéma, un père dompteur de fauves dans un cirque, parmi d'autres scénarios.

Ses véritables géniteurs venaient l'enlever à leur tour et lui faisaient vivre de merveilleuses aventures, lui offraient de goûter à mille délices tels la conduite d'un camion de pompiers à l'âge le plus tendre, la traversée de plaines arctiques en chiens de traineau, le maniement d'armes de guerre, le pilotage d'avions de chasse supersoniques en grandissant.

Rien n'était exclu de sa fantasmagorie absolument secrète, nul ne se doutait de cette double vie débridée et envahissante, ni ses parents ni ses camarades qui tous voyaient en lui un petit garçon discret tout à fait ordinaire. Ce qu'il était presque à vrai dire, tous les enfants fantasment, mais chez lui c'était une activité à plein temps, cela accaparait une immense proportion de sa personne.

Le feu sous la glace, avec l'adolescence, vint à se dévoiler au grand jour. D'un enfant introverti, il se fit exubérant, pour le plus grand plaisir de ses camarades qui riaient aux éclats de ses accès de fièvre paraphrénique, exacerbées par l'alcool notamment, et toutes sortes de toxiques disponibles, tels les substances hallucinogènes dont il n'avait pourtant pas besoin. Il adorait booster sa créativité. Il improvisait des rôles déjantés, médusant son public. On lui disait qu'il était un futur acteur, romancier, un artiste de scène. C'est vrai qu'il avait du charisme et un talent singulier. Ça lui est monté à la tête.

Mais ce bonheur nouveau et soudain, sans entrave, fut de courte durée. Bientôt il était percuté par l'angoisse terrible d'avancer dans la vie sans connaître le destin épanouissant auquel il aspirait, conforté par les encouragements des siens, à l'exclusion de ses parents qui n'en savaient rien.

Pourquoi ce doute puissant, irrésistible, alors qu'objectivement, rien ne l'empêchait de nourrir de tels desseins, cette peur de l'échec souveraine en lieu et place d'une vigoureuse confiance en lui qui ne demandait qu'à s'installer dans son ADN ? Dieu seul sait.

Toujours est-il que son enthousiasme se mua en mutisme, et bientôt il se renferma complètement, délaissa ses amis, leurs fêtes, s'isola dans sa chambre et se mit à explorer l'envie de mort, en lieu et place d'un fougueux désir de vie.

Il voulait mourir tout de suite pour ne pas avoir à connaître une vie décevante, ressemblant à celle de ses parents dont il méprisait à présent vertigineusement le train-train. S'il était vraiment leur fils, hypothèse dont il était bien obligé d'admettre la réalité impérieuse, comment pourrait-il échapper à l'emprise du déterminisme qui l'enfermerait, captif de son héritage ? Il n'était bon qu'à fantasmer, voilà l'opinion qui désormais s'imposait à lui.

Il ne passa pas à l'acte parce qu'il ne savait pas comment s'y prendre, et toutes les perspectives en ce sens le terrorisaient. Quand il allait au bout de son aspiration en songe, il mesurait l'immense difficulté de franchir le pas. Son désir de mort s'ensevelit lentement mais sûrement sous la soumission à une vie dégradée, éteinte, mais plus jamais ne devait le quitter, diffus et prégnant, avec des épisodes de rechute fiévreuse tous les deux, trois, quatre ou cinq ans selon les circonstances, sans jamais passer à l'acte pour les mêmes raisons, demeurées intactes.

Il fit des études de comptabilité, sans aller bien loin, l'expertise lui aurait demandé beaucoup trop d'efforts pour une perspective sans attrait particulier, l'argent lui importait peu. Il voulait juste se fondre dans la masse, s'oublier et finalement, effectivement, ressembler à ses parents pour noyer sa frustration et sa douleur. Il entama une vie professionnelle aussi banale qu'il l'avait projetée, sans la moindre aspérité, dans un bureau quelconque.

Personne ne soupçonna jamais son trouble, son vertige intérieur, ni ses parents ni ses collègues. Ni sa petite amie, qu'il fréquenta quelques années avant qu'elle ne le quitte. Elle s'ennuyait en sa compagnie, vers ses trente ans elle rencontra un homme beaucoup plus fantasque et se fit la malle avec lui. Ils n'étaient pas allés jusqu'à vivre ensemble de toutes façons. On ne peut pas dire que cela lui ait porté un coup particulier. Il avait déjà renoncé à tout depuis longtemps. La vie lui glissait dessus, indifférente. C'est bien d'ailleurs pour ça qu'elle était partie, il le savait pertinemment. On se doute qu'il n'a jamais particulièrement projeté de descendance. Rien d'étonnant même, à ce qu'il se soit promis de ne jamais procréer.

Arrivé à l'âge adulte, la principale entrave à son aspiration suicidaire était devenue la peine qu'il se refusait à infliger à ses parents. Il ne les avait jamais vraiment aimés pourtant. Il s'en était construit d'autres toute son enfance, s'était toujours senti étranger à eux, en était venu à les mépriser carrément à l'adolescence mais en mûrissant, c'est une sorte de pitié qui s'est imposée. Malgré son peu d'affection pour eux, l'idée de leur faire subir son suicide lui était trop désagréable pour passer à l'acte. En tout cas c'est ainsi qu'il le formulait pour lui-même. Cela lui donnait peut-être un prétexte pour rester en vie, pour ne pas avoir à affronter l'épreuve de sa propre mise à mort car chacun se trouve doté d'un instinct de survie qui trouve toutes les raisons pour ne pas mourir, même quand on en a envie, même très envie.

Ses parents, de leur côté, se faisaient tout de même du mouron pour lui. Ils ne mesuraient pas son trouble, ne l'avaient jamais tout à fait perçu, mais ils voyaient bien que tout n'allait pas pour le mieux chez leur fils unique, seul, éteint, sans aspiration, sans rêve, sans projet, sans amour, sans rien qui le racroche à la vie, qui en manifeste la présence. Eux-mêmes étaient des gens ternes, mais ils prenaient du plaisir, par exemple, à jardiner le petit lopin de

terre accompagnant leur pavillon triste, à se faire un bon repas, une croisière, tous les deux ou trois ans, sur un de ces paquebots atroces, centres commerciaux flottants dont ils adoraient l'ambiance et les destinations outrageusement touristiques.

Tout cela n'inspirait que mépris à leur progéniture. Ils s'en rendaient bien compte mais de là à imaginer que la mort était son seul horizon depuis toutes ces années...

Julien s'était résolu à solliciter l'euthanasie au soixante-dixième anniversaire de son père, correspondant à l'âge de soixante-six ans de sa mère. Pourquoi? Comme ça, de façon tout à fait arbitraire, ils seraient assez vieux ainsi pour pouvoir le supporter, il fallait bien se fixer un agenda parce que la vie était trop pénible sans rendez-vous prévu avec la mort, rassurant, apaisant.

Il s'était raconté l'histoire, sans s'enquérir des détails, qu'il obtiendrait une aide de ce type en Belgique ou en Suisse, puisque c'était tout à fait exclu en France. Il avait imaginé qu'il faudrait de l'argent, surtout si la Suisse était sa destination finale. Il avait ouvert un compte dans cette optique, tout spécialement. Il lui était facile d'économiser, avec un salaire moyen mais sans autre dépense que vitales, factures courantes, nourriture et le loyer d'un modeste studio dans le 11^e arrondissement de Paris où il avait emménagé pour accéder à son dernier poste en date. Aussi, arrivé à quelques années de l'échéance, il disposait en fait d'un joli petit pactole destiné à tout éventualité sur le chemin du trépas.

La vie et la mort parfois ne tiennent pas à grand-chose. Un jour de ses quarante ans, trois avant l'échéance fatidique prévue, pour la première fois étonnamment, Julien ouvrit son ordinateur dans l'idée expresse de se renseigner sur les modalités de l'euthanasie dans les deux pays qu'il avait identifiés. Il n'en avait pas la moindre idée. Il s'était jusqu'alors contenté de son fantasme, d'un flou artistique. Pourquoi tout à coup éclaircir la question, ni avant ni après ? Dieu sait. Il avait pourtant encore le temps, mais en même temps, il aurait pu le faire depuis bien longtemps.

Ce qu'il trouva le déçu énormément. Il avait beau insister, multiplier les sources, fouiller tout ce qu'il pouvait, traquer des informations contradictoires qui ne venaient pas, toutes terriblement concordantes, la réalité lui apparaissait soudain, nue et terrifiante, il s'était bercé d'illusions : personne ne l'aiderait à mourir, ni en Suisse, ni en Belgique. Son projet, celui qui l'avait soutenu jusque-là, s'effondrait instantanément et misérablement.

A quarante ans, en parfaite santé, il était totalement exclu que qui que ce soit, où que ce soit, l'euthanasie. Non, être déterminé à mourir ne suffisait en aucun cas, sans raison objective d'échapper à son calvaire, la maladie, la fin de vie, le handicap... Même de tels candidats sérieux n'étaient pas tous admis en Belgique, croulant sous les demandes françaises, quant à la Suisse il fallait être... suisse. Sans quoi personne ne l'aiderait dans son parcours.

Assommé, Julien, privé de mort, voit sa vie s'effondrer avec fracas. Figé devant son écran, le souffle coupé, un voile noir devant les yeux, il cherche à recouvrer ses esprits. Il faudra trouver un autre moyen. Oui mais lequel ? Sauter ? De où ? Y parviendra-t-il, aura-t-il la force dans les jambes, dans son corps et son esprit ? Il lui semble que non, il n'y arrivera jamais comme ça.

Un jour il s'était trouvé en haut d'une falaise en Normandie, il s'était approché tout près du bord. "Et si j'y allais maintenant ?" Il pu constater alors à quel point ses muscles résistaient à son désir de mort, il ne pouvait littéralement pas y aller, son système nerveux l'interdisait formellement. Il se sentait vaincu d'avance devant la perspective d'une nouvelle tentative.

Il ne voyait qu'une seule autre option qui lui répugnait aussi mais il estimait avoir de bien meilleures chances tout de même : la médication. Seulement tout le problème avec cette solution c'est que les risques de se rater, ou de souffrir atrocement avant de mourir, étouffé peut-être, asphyxié, paralysé, l'avaient toujours dissuadé jusque-là.

Mais il n'avait vraiment pas le choix. Une arme à feu ? Comment se la procurer ? Il avait de l'argent certes, mais il n'avait pas la moindre idée du vendeur qui pourrait la lui fournir. Se rendre dans une "cité" pour demander au hasard qui pouvait l'aider ? Non, pas possible, inenvisageable, il se ferait railler ou arnaquer, racketter, agresser, c'est tout ce qu'il obtiendrait. Quand bien-même par miracle il mettait la main sur un flingue, aurait-il plus de ressources propres à presser sur la détente qu'à se jeter du haut d'une falaise ? Il en doutait fortement. Alors qu'avaler un cocktail de médicament, ça oui, il pouvait. Mais lesquels ? En quel quantité ? Comment se les procurer là encore ? Toujours plus facile qu'un revolver en tout cas... Certainement.

Le voilà en train de taper "médicament suicide" dans son moteur de recherche. Sur quoi tombe-t-il ? Sur des numéros de téléphone à composer pour se faire aider à lutter contre ses pensées suicidaires évidemment ! "Salopards, foutez-moi la paix, laissez-moi crever merde, merde, merde fait chier !" lâche-t-il, tremblant, à haute voix.

Il découvre qu'un livre intitulé "Suicide Mode d'emploi" était paru au début des années quatre-vingt, il n'avait pas encore l'âge de se suicider. C'était exactement ce qui lui fallait. Mais l'ouvrage fut interdit dans la foulée. Son sang se glace, il est envahi par la rage. Qui peut-il s'arroger le droit de lui interdire la mort ? Au nom de quoi ?

Ne renonçant pas, il le trouve tout de même à la vente, sur Amazon, au prix exorbitant de cent euros. Il y en a tout de même qui ne perdent pas le nord ! C'est une bagatelle pour lui, cela dit, son "budget suicide" réunissant plusieurs dizaines de milliers d'euros. Il passe commande immédiatement. Mais dans la foulée, il est pris par l'angoisse que l'opus ne lui parvienne jamais. Aussi il poursuit sa fouille et tombe enfin sur un article providentiel répondant au titre prometteur de "15 produits du quotidien mortels à haute dose". Le ton se veut ironique, en tout cas humoristique mais les informations ont l'air vraies.

Parmi des propositions fantaisistes "le venin d'abeille", "la noix de muscade", "les pommes de terre" ou le "fugu" (un poisson consommé au Japon) voilà enfin exactement celle dont il a besoin : 12 grammes d'aspirine suffisent à provoquer la mort. Ce n'est rien du tout, hyper facile à réunir. Une rapide enquête lui permet de déterminer que deux boîtes contenant chacune vingt comprimés de cinq cent milligrammes atteignent 20 g. Il décide de s'en procurer trois pour être absolument certain de ne pas se rater.

Pour n'éveiller aucun soupçon, il prévoit de les acheter dans trois pharmacies différentes. C'est décidé, le lendemain matin il mettra son plan à exécution, l'heure est venue, en

avance sur son planning mais l'adversité l'a convaincu de passer à l'acte immédiatement, que personne ne puisse se mettre en travers de son chemin vers la libération.

Cette pensée le remplit de joie. Enfin, oui enfin, nous y voilà ! C'était aussi simple que ça. Il n'y a rien à attendre, c'est maintenant ou jamais. Il ajoutera à son cocktail la boîte de somnifère qu'il a à peine entamée, prescrite par son généraliste pour lutter contre l'insomnie qui le ronge. C'est de l'imovane, c'est très efficace, avec un seul comprimé il est KO, avec la boîte entière il est sûr de ne pas souffrir, il mourra dans son sommeil. Cette substance agit au bout de quinze à vingt minutes. Il prendra d'abord la boîte d'imovane et, disons, dix, non cinq minutes après - peut-être que ça ira plus vite avec la boîte entière - il ingérera sa décoction d'aspirine pilée, mélangée à un grand verre d'eau. Voilà, demain c'est le grand jour. Il n'en peut plus d'attendre.

Il va se coucher et sans même avoir besoin de cachet, s'endort comme un bébé, heureux, soulagé, léger. Pour la première fois sans doute, de toute sa vie, le lendemain chante une chanson douce qui l'attire et l'apaise.

À six heures du matin il se réveille en sursaut et en pleine forme. Hors de question de rester au lit, il est trop excité. La pharmacie n'ouvrira pas avant neuf heures probablement, il n'en sait même rien. On est jeudi, il est censé être au bureau vers huit heures mais il n'ira pas, il n'ira plus jamais.

Il s'habille en un éclair et se met devant internet pour repérer les deux pharmacies les plus proches, outre celle qu'il fréquente en bas de chez lui. Cette dernière ouvre à neuf heures, ainsi que la seconde, la troisième à neuf heures trente. Tout cela est parfait sauf un petit détail : comment va-t-il tenir jusque-là ? Se rendormir ? Impossible ! Il décide d'arpenter Paris en attendant que l'horloge lui vienne en aide. Ce sera sa ballade d'adieu. Elle sera merveilleuse.

Elle le fut en effet, la capitale n'avait jamais été aussi belle aux aurores automnales qui la baignaient d'une douce mélancolie joyeuse. Adieu. Adieu passants qui glissez vers votre destination futile, adieu bitume et macadame, pigeons, adieu la Scène qui charrie tant de peine sous les ponts qu'il ne traversera plus jamais en regrettant de n'avoir le courage de sauter à l'eau. Certains se suicident ainsi, songe-t-il, mais l'eau n'est pas mortelle ! Ou alors lentement, par noyade, quelle horreur ! Lui, connaîtra tout à l'heure une mort hospitalière.

Neuf heures moins dix, c'est l'heure de se diriger vers le premier rendez-vous avec son destin émancipateur. En franchissant la porte il est saisi pour la première fois, depuis la conception et la mise à exécution de son projet, d'une angoisse diffuse. Il ne craint pas l'objectif, mais l'obstacle. Et si quelque chose tournait mal qui contrariait son entreprise ? Vaillamment, calmement et gentiment, il commande la première boîte. La voilà en poche tout est passé comme une lettre à la poste.

Mais à peine franchi la sortie :

- Monsieur veuillez nous suivre s'il vous plaît.

Trois hommes sont là dont le locuteur brandissant une carte de la police.

Sidéré, Julien met quelques secondes à bredouiller.

- Mais... Comment... Vous suivre où, pourquoi ?

- Nous allons tout vous expliquer. Veuillez nous suivre s'il vous plaît monsieur.

Il résiste, haussant le ton :

- Mais enfin, je n'ai rien fait du tout, m'accusez-vous de quelques chose ? De quoi ?

Pourquoi devrais-je vous suivre ?

- Ne faites pas d'esclandre monsieur, ou nous devons avoir recours à la force.

Souhaitez-vous être menotté ?

- Mais enfin ce n'est pas possible je...

Le monde venait de cesser de tourner à nouveau. Il n'avait aucune idée de ce qu'il attendait mais il avait d'ores-et-déjà compris deux choses ; il n'avait pas le choix, et sa destination, quelle qu'elle fût, était funeste. Il ne se trompait pas.

Ils le conduisirent dans une grosse berline banalisée. À bord il comprit que si ces gens étaient flics, leurs méthodes n'avaient rien d'orthodoxe puisque qu'on lui banda les yeux.

- Pourquoi faites-vous ça ? s'enquit-il terrorisé.

- C'est la procédure, restez calme tout se passera bien.

- La procédure ? Quelle procédure ? Qui êtes-vous ?

- Nous sommes des gardiens de l'ordre, nous agissons dans le cadre d'une mission supérieure. Nous allons tout vous expliquer.

- Des gardiens de l'ordre ? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire vous êtes des voyous ! Vous usurpez l'identité de la police, vous êtes des criminels !

- Restez calme et tout se passera bien, sinon nous devons avoir recours à la force.

- Qu'allez-vous faire de moi ?

- Nous ne vous ferons pas de mal si vous obtempérez. Nous ne vous rendrons pas le service que vous croyez.

Cette dernière phrase figea le captif. Était-ce à cause de son projet qu'on l'avait enlevé ?

Pourquoi, comment était-ce seulement possible ? Qui étaient ces tarés ? Il ne prononça plus un mot.

Arrivé à destination, après avoir roulé un temps qui lui parut une éternité, on le sortit de la voiture et le conduisit dans un bâtiment dont il entendait les portes s'ouvrir et se fermer. Il tâchait de maîtriser son angoisse, de contrôler son souffle, de se rassurer. Peut-être disaient-ils vrai, peut-être serait-il bientôt rentré chez lui indemne. Et si on le tuait, effectivement, ce serait un fier service, mais pas au terme de la torture. Si Julien désirait la mort, il redoutait énormément la souffrance. Il était à leur merci absolue, manifestement cinglés, ils étaient susceptibles de lui infliger les pires sévices.

On l'assit sur ce qui semblait un fauteuil. Mais sitôt en place, on l'immobilisa complètement, usant d'un appareil qui semblait correspondre spécialement à cet objectif, les deux jambes, le tronc, les deux bras et la tête, en un éclair il ne pouvait plus bouger un millimètre de son corps.

- Espèce de salopards ! Lâcha-t-il à son corps défendant, saloperie, pourriture, putain de cloportes ! hurla-t-il de toutes ses forces.

Ce fut ses dernières paroles car on le bâillonna vigoureusement, une boule dans la bouche, seules ses narines demeuraient disponibles à la prise d'air et au son, il s'en échappait un "mmmmmmmmmm" trahissant sa rage et son désespoir.

- Maintenant si vous ne vous calmez pas nous allons vous frapper. Je vais compter jusqu'à trois, si à trois vous n'avez pas cessé de gémir et n'avez pas adopté une respiration normale, vous recevrez un premier coup à la tête. 1... 2...

Julien obtempéra.

On lui retira le bandeau des yeux, la salle était plongée dans l'obscurité. Un projecteur s'alluma, illuminant un écran face à lui. On lui retourna les paupières.

- mmmmmmmmmmm

- 1... 2...

Il se soumit à nouveau. On installait un dispositif pour lui empêcher de fermer les yeux, comme il l'avait vu dans "Orange Mécanique" dans une scène qui l'avait particulièrement marqué, lorsque le chef de bande reçoit un traitement de choc contre la violence. Il était aux mains de fous furieux décidément. Il commençait à soupçonner le traitement qu'on lui réservait.

Quand son installation fut achevée, la projection commença.

On y voyait des séquences représentant toutes sortes de scènes impliquant des êtres humains, probablement dans l'optique d'en glorifier l'existence, mais aussi d'animaux en tous genres dans leur milieu naturel. Les plans, brefs, se succédaient dans un flux rythmé et abondant. Au bout de quelques secondes, quelques minutes peut-être, Julien n'était pas en mesure de le déterminer à qui chaque instant paraissait interminable, un voix retentit :

- La vie est un miracle.

pause

- C'est l'aboutissement de l'Univers.

pause

- C'est le joyau du Grand Architecte.

pause

- La vie est sacrée par dessus-tout.

pause

- La vie est le prodige de tous les prodiges.

pause

- La vie humaine est la plus précieuse d'entre toutes les vies.

pause (des gens accomplissent à l'écran toutes sortes de prouesses, sportives notamment, technologiques aussi, on voit défiler les Merveilles du Monde)

- Chaque individu est un miracle.

pause

- Tu avais une chance sur plusieurs centaines de millions de venir au monde.

pause (on voit des spermatozoïdes se disputer un ovule)

- Le Grand Architecte t'a désigné.

pause

- Tu n'as pas le droit, aucun droit de contrarier sa Volonté.

pause

- Tu dois porter la vie, au nom de l'Univers auquel tu appartiens.

pause

- Dorénavant, tu es sous surveillance.

pause

- Nous avons pris toutes les dispositions nécessaires.

pause

- La moindre de tes pensées suicidaires sera scrutée jusqu'à la fin de tes jours, à la date que décidera le Grand Architecte.

pause

- Pas toi. Jamais, en aucun cas.

pause

- Nous interviendrons aussi souvent que nécessaire pour te ramener à la raison.

pause

- Tu n'as aucun moyen de nous échapper aussi sou mets-toi le mieux et le plus tôt possible.

pause

- Dans ton propre intérêt.

pause

- Nous allons t'endormir à présent, tu te réveilleras chez toi.

pause

- Une carte de visite sera disposée à tes côtés, pour attester de ta venue chez nous, et de ta prise en charge par nos services.

Le projecteur s'éteint, on lui applique un linge sur le nez, il s'endort immédiatement en respirant les effluves.

Il se réveille sur son canapé, allongé. Au sol, à portée de main, une carte de visite noire, un côté vierge et l'autre, inscrit simplement en lettre d'or "le Grand Architecte".

Non il n'a pas rêvé, ça lui est vraiment arrivé.

A peine émergé de sa léthargie, il se redresse. Il n'a qu'une idée en tête, immédiatement, fuir. A l'étranger. Ils ne peuvent pas être partout, qui qu'ils soient. En Chine, ils ne peuvent pas être en Chine ! En Afrique ? En Amérique du Sud ? Au Moyen-Orient ? Il faut foncer à l'aéroport et prendre le premier avion vers la première destination disponible. Mais il n'a pas de visa... Il a un passeport c'est déjà ça. Il verra sur place. Fuir, foncer, vite, vite, vite ! N'importe où. Pas la peine d'ouvrir son ordinateur, il est forcément espionné.

Mais alors qu'il rassemble à la hâte quelques affaires dans une valise, il reçoit un texto : "tu n'as pas l'air d'avoir bien compris".

"Non de Dieu de putain de bordel d'enculés de saloperie de merde" hurle-t-il à pleins poumons, "Nooooooooonnnnn".

Il s'assoit.

Ils ont peut-être mis une puce dans son cerveau qui le dénonce à chaque instant. Malgré une seconde d'abattement il se ressaisit.

Vite, vite, vite trouver quelque chose.

"Voilà, oui, je prends mon grand couteau de cuisine, je fonce sur les flics en sentinelle devant le commissariat juste en bas de chez moi en hurlant Allah Akbar!"

Il s'exécute immédiatement, laissant son téléphone sur place. Il dévale l'étage qui le sépare du rez-de-chaussée comme s'il n'avait été constitué que de trois marches. Comme un possédé, ce qu'il est à cet instant, il se précipite en brandissant son arme au coin de la rue mais avant d'avoir atteint sa destination, il reçoit un violent coup à la tempe sans avoir eu le temps de voir d'où il venait. Il s'écroule au sol, assommé.

Lorsqu'il se réveille, la scène est désormais familière. Il ne peut pas bouger ni fermer les paupières ni émettre un son. L'écran projette des images qu'il a déjà vues.

- Tu es dur de la feuille.

pause

- C'est dans ton intérêt de te soumettre.

pause

- Tu n'as aucunement le choix, tu étais prévenu.

pause

- Tu n'as d'autre option que de le comprendre, l'intégrer, en tirer toutes les conclusions.

pause

- Quand tu te réveilleras, tu seras chez toi, tu sauras ce qui t'est interdit, sans aucun échappatoire, peut-être l'as-tu compris à présent.

pause

- Nous te souhaitons de devenir raisonnable.

pause

- Il ne tient qu'à toi.

Le revoilà chez lui, sur son canapé. La même carte est toujours là, il n'y a pas touché. Il est saisi de violents sanglots secoués de spasmes et de convulsions. Il se laisse tomber au sol comme un poids mort. Sur le dos, les bras en croix.

Il inonde le parquet de ses larmes.

Bientôt elles débordent, passant sous la porte. La rivière rejoint le palier et dévale l'escalier.

Le flux investit la rue et serpente à travers Paris. On dit que c'est devenu un affluent de la Seine non répertorié, rejoignant le fleuve au niveau de l'île de la Cité.

Puis, vidé de son eau jusqu'à la dernière goutte, il se fait un café, très long et très noir, plus noir que la nuit la plus noire, plus noir que le dernier des désespoirs.

FIN